

LE 14 JUILLET 1872

ROYALISTES ET RÉPUBLICAINS

Royaliste : le cas est extraordinaire,
De quelle toque es-tu coiffé?..
Tu deviens depuis peu révolutionnaire,
O toi, conservateur fieffé !

Tu conservas si bien, suivant ta vieille règle,
L'affreux Badingue et tout son clan,
Qu'on croit rêver... Pourtant il n'était pas un aigle
Le capitulard de Sedan.

Tu conservas si bien notre antique héritage,
O conservateur énervé,
Et notre vieil bonheur, qu'on dit : « C'est grand dommage
Qu'il se soit si mal conservé ! »

* * *

Quand, fidèle au succès et protecteur du crime,
Tu sacrais tes rois de carton,
Le fier républicain, éternelle victime,
Embrassait ta cause, ô Caton !

D'un côté, la fortune, avec l'ordre factice,
Faveurs, hochets, servage vil ;
De l'autre, le devoir, le droit et la justice,
La mort, la misère, l'exil,

Car ceux à qui l'honneur, le devoir, la science
Tracent d'inexorables lois,
Ceux qui marchent d'accord avec leur conscience
N'ont jamais l'embarras du choix.

En musique, un ton faux de la voix la plus douce
Du plus merveilleux instrument
Blesse l'oreille ; un sage, en morale, repousse
Tout subtil accommodement.

Ils bravaient, ces héros, la prison, le martyre,
Et l'arbitraire souverain ;
Le visage éclairé d'un céleste sourire,
Ils s'avançaient le front serein.

Eh ! qu'importe ce flot d'amertumes cruelles,
Legs fatal d'un triste passé !
Par l'âpre volupté des choses immortelles
N'est-on pas trop récompensé ?...

* * *

Longtemps, du bon public sans encourir les blâmes,
Souvent trompé, toujours trompeur,
En seigneur souverain tu régnas sur les âmes
Par l'ignorance et par la peur.

• — Le Français, — disais-tu, — vantard, léger, mobile,
• Est brave et vaillant au combat ;
• Mais au sein de la paix, sybarite et servile,
• Il n'est bon qu'à porter le bât.

« Envieux, de désirs son cerveau toujours brûle,
« Mais il se glace au moindre échec,
• C'est un enfant qu'il faut mater par la fêrule,
« Par l'étrivière et le pain sec.

• C'est à moi de guider son inexpérience.
« En tutelle, le tapageur!... »
— Ah ! vous calomniez ce bon peuple de France,
Qui depuis longtemps est majeur.

Nul ne sait mieux que lui diriger ses affaires,
Ses intérêts matériels,
Vivre en paix. — Quel besoin a-t-il de mandataires
Faillibles et perpétuels ?

Mieux que vous, il saura, loyal, prudent et sage,
Se conduire et fuir le danger;
Mais vous ne voulez pas qu'il se jette à la nage
De peur qu'il n'apprenne à nager.

Votre rêve est un peuple, à l'enfance éternelle,
Formé d'ignorants, de bigots.
Lui n'aspire jamais à vous mettre en tutelle :
Vos droits à ses droits sont égaux.

Soyez francs. Défenseurs de vos prérogatives,
Dans vos banquets comme au pouvoir,
Vous ne pouvez souffrir que de nouveaux convives
A vos côtés viennent s'asseoir.

Fraîchement soulevés hors du flot populaire,
De vos privilèges jaloux,
Votre pied, dans la mer, rejette avec colère
Ceux qui s'élèvent après vous.

Ainsi, votre égoïsme aisément nous explique
Le secret de votre fierté,
Vos sauvages fureurs contre la République,
La haine de la liberté.

* * *

Quand sur nos fronts bénis la République sainte
Tendra ses rameaux triomphants,
Bonne mère, la loi, dans une douce étreinte
Réunira tous ses enfants.

L'ordre sera fondé par *l'école*. Ce signe
Remplace un vieux *sabre sauveur*.
La *fonction* devient la palme du plus digne
Et non le prix de la faveur.

Puis, le travail ouvrant dans nos champs, dans nos villes
Des horizons inattendus,
Adieu les coups-d'Etat et les guerres civiles ! . . .
— Vous criez : « Nous sommes perdus ! »

Rien ne vous empêchait de *conserver* encore
Une République de nom.
Le peuple est si naïf, qu'il vous eût laissé clore
Sa grande révolution ;

Mais, l'intérêt mesquin de deux ou trois couronnes
A vos instincts vous fait mentir ;
Vous osez du pouvoir ébranler les colonnes
Au risque de tout engloutir.

Factieux insensés, puisqu'à l'œuvre commune
On vous avait conviés tous
Et que vous méprisez une telle fortune,
On saura bien faire sans vous.

Oui, vous êtes perdus, mais sauve est la Patrie!
Vieux pays du Gaulois altier,
Tu n'es plus gouverné par une coterie,
Mais par le peuple tout entier.

* * *

Quand le monde étonné s'éveille à la lumière
De ton principe éblouissant,
Après l'invasion barbare et meurtrière,
Après tant de honte et de sang

Et le terrible affront dont souilla notre joue
Une stupide autorité,
Faut-il voir des Français te lancer de la boue,
Divine et pure liberté!

Toi qui ne fus jamais l'auteur ni la complice
De nos cataclysmes sanglants,
Toi, la vierge idéale et la libératrice,
Qu'on attend depuis deux mille ans.

— C'est leur patriotisme. — Et l'on te calomnie
Par des traits méchants et moqueurs.
Afin de prolonger notre lente agonie
On te dénonce à nos vainqueurs.

On fait plus. On s'épuise en entreprises vaines
Pour te tuer, ô trahison !
A l'heure où la patrie ouvre ses quatre veines
Afin de payer sa rançon.

* * *

Mais, vains efforts ! — Ciel bleu, terre en fleurs, moisson blonde
Nous sont éléments après l'ouragan furieux.
Une aube de bonheur se lève sur le monde,
Ceignant d'une auréole un vieillard glorieux.

Nous pouvons, confiants, renaître à l'espérance :
Le peuple, infatigable en ses vaillants efforts,
Travaille ; et le travail qui doit sauver la France,
Source de tous les biens, nous verse ses trésors.

Suivons le Washington nouveau ! Plus d'adversaire.
C'est lui qui nous peignit le soleil qui brillait
Le jour que nous fêtons en cet anniversaire ,
Jour d'affranchissement , *le quatorze juillet !*

